



I

Valerio Magrelli nous demande de réfléchir aux indéniables rapports qui existent entre, d'une part, l'expérience des penseurs et rêveurs gnostiques – ceux, d'abord, Valentin, Basilide, du II^e siècle de notre ère – et, d'autre part, la recherche des écrivains, comme elle se fait à toute époque. C'est une utile question, et même une des plus importantes pour autant que l'on cherche aussi à comprendre ce que c'est que la poésie. Et y répondre éclairerait également, me semble-t-il, ce que fut la gnose elle-même en ses divers avatars depuis la fin de l'Antiquité.

J'ai pour ma part souvent réfléchi au cours de ma vie d'adulte à la relation de la poésie et de la gnose, et je suis heureux de cette occasion de pouvoir le faire à nouveau, apportant au débat une proposition, ou si l'on préfère,

un témoignage, que je vais énoncer sans plus attendre et que voici, en deux points.

D'abord : oui, c'est vrai, la perception gnostique de la réalité et de l'existence et la sorte d'imaginaire qui en résulte – ou en est la cause – présentent de nombreuses et assez précises analogies avec les pensées qui caractérisent nombre d'œuvres littéraires ou même philosophiques parmi les plus spécifiques de notre modernité ; et ce fait suffirait à justifier la recherche qui a été commencée il y a déjà longtemps par Hans Jonas dans un article célèbre. Jonas s'interrogeait sur Nietzsche, sur Heidegger. Il aurait pu tout aussi bien chercher à déceler des résonances gnostiques chez Franz Kafka, ou André Breton, ou Antonin Artaud, ou Samuel Beckett.

Toutefois, la poésie n'est pas la philosophie, ni même, ni surtout, elle n'est la littérature, en dépit des voies que suivent parfois de conserve ces diverses façons d'aborder les problèmes de l'être au monde. Et si les façons de réagir à la vie qu'eurent les gnostiques des premiers siècles ou de plus tard dans l'histoire peuvent bien – nous le verrons – être compa-

rées à certains aspects du comportement des poètes, ce n'est qu'à ces quelques aspects-là, nullement à la totalité et à la spécificité de leur expérience, laquelle a ses visées et même son lieu à un autre plan. La poésie, c'est ma conviction, n'est pas la gnose. Elle est même, dirai-je, l'anti-gnose, une lutte contre le rêve gnostique qui certes se renflamme à bien des moments dans les poèmes – d'où suit que quelquefois, en effet, on ne saura guère y désenchevêtrer les deux intuitions –, mais n'en est pas moins un vouloir propre, une ambition constamment retrouvée et réaffirmée. Pour ma part, et c'est en cela que mon propos est peut-être d'abord, et à tout le moins, un témoignage, je n'ai eu d'affection pour la poésie qu'en cherchant à me délivrer des suggestions de l'imaginaire gnostique, lequel ne cesse pas de troubler – j'aurai aussi à le dire – l'emploi des mots dans l'élaboration des poèmes et même sinon d'abord l'existence de qui leur prête attention.

Une des formes de ce souci de la gnose ayant été dans mon cas – et demeurant – le désir de prendre conscience du péril qu'elle est pour la poésie en l'observant non seulement dans le jour après jour de l'écriture mais partout dans

l'histoire de la pensée, dont de remarquables événements – par exemple les débats des gnostiques avec les néo-platoniciens ou beaucoup des premiers chrétiens – peuvent aider à comprendre ce qui en motive les spéculations et les conduites. D'où mon intérêt – hélas, pas assez approfondi, resté l'activité d'un philologue et d'un historien on ne peut plus amateur – pour les études savantes qui portent sur les diverses époques et aussi les dehors souvent surprenants du gnosticisme. Celui-ci, en effet, peut se vêtir de façon multiple, tout particulièrement dans l'espace littéraire, où il est donc important d'apprendre à le déceler.

Mais davantage de précisions maintenant. Et d'abord, qu'est-ce que la pensée que l'on devra dire gnostique ? C'est toute façon de percevoir le monde où l'on vit comme insuffisant ou même mauvais, et cela en se souvenant d'une autre réalité, elle bonne, satisfaisante, qui aurait pu exister ou pourra le faire, mais alors au-delà des temps présents ou plutôt même par transgression et dissipation du temps lui-même, lequel ne serait qu'un des aspects les plus sombres de l'humaine déréliction. Il y aurait eu dans l'espace métaphy-

sique une sorte de chute, comprise souvent comme un accident, par exemple l'intervention, dans les plans du ciel pour le monde, d'un démiurge pervers ou maladroit : un drame dont l'existence du temps ne serait que la conséquence. Cette chute, cette perte d'un bien auquel il estime avoir droit, c'est ce que ressent le gnostique dans l'ordinaire des jours, c'est une ténèbre qui vicie toutes ses heures, même celles qui pourraient être de quelque joie. Mais c'est aussi ce qu'il vérifie dans ces instants où de façon soudaine tout ce à quoi on tenait s'effondre, laissant l'esprit dans la nuit, agrippé au rebord d'un gouffre.

La vie comme elle est, ce ne serait que non-sens, non-être. Certains dans la société de cette époque hellénistique tardive tentaient de s'échapper de la geôle par l'écoute d'enseignements par essence ésotériques : ce que l'on nomme des gnoses, apportées par un messager du dieu forçlos du monde, lointain. Ceux-là imaginaient que ces pensées les illuminaient de l'intérieur, transmutaient leur soumission au corps déplorable en – enfin – un bonheur à être. Mais plus que l'espoir inquiet de ces quelques initiés, l'expérience fondamentale

des gnostiques reste l'horreur de ce qui est, ici, maintenant, et le regret, lancinant, de ce qui aurait pu être. « Je ne suis pas de ce monde », pense amèrement le gnostique. Le moi qu'il sent vivre en lui n'a que faire des situations de l'existence sur terre.

Et les poètes de toute époque ne sont pas loin d'éprouver ces sentiments, ce qui explique déjà qu'on rapproche la poésie de la gnose. Ceux que touche la poésie, ce sont les quelques-uns parmi nous qui ressentent que leur rapport aux choses et aux êtres du monde où ils ont à vivre est privé d'une plénitude dont ils ont cependant une ombre de souvenir. Comme si, ailleurs, en une autre sorte de temps, en fait un intemporel, l'être au monde avait été d'une autre nature. Pour cette pensée aussi il y a eu entre ce monde de l'origine et le nôtre une chute dont on ne comprend pas la raison.

II

Mais l'analogie entre poésie et gnose se limite à cette intuition. D'abord, le souvenir d'un exister de plus de qualité que la condi-

tion présente n'est nullement dans le cas de la poésie une détestation de la vie et du monde où il faut la vivre. Bien au contraire, c'est de ce qui reste de beauté dans les arbres, les fleuves, les nuées, les bêtes – les bêtes « d'une élégance fabuleuse », disait Rimbaud – et de ce qu'il y a d'évident attrait dans des visages et leurs regards, que résulte ce sentiment d'une perte. Le lieu terrestre a grand prix pour les amis de la poésie. Ils le pressentent une terre dont les êtres et les choses les plus simplement naturels pourraient être leurs partenaires dans une très concevable « vraie vie ». En bref, ils perçoivent la suffisance là même et à l'heure même où ils éprouvent le manque. La lumière qui baigne le monde d'à présent n'est-elle pas la même que celle du monde de l'origine et déjà, de ce fait, une promesse ? Le chemin de retour, elle nous donne à penser qu'il s'ouvre en tous lieux et à tout instant. Nous sommes de ce monde, estime la poésie, au plus vif de son inquiétude.

Et même qu'il est facile de découvrir en nous d'indéniables vestiges de cette plénitude perdue ! Ce sont des souvenirs de notre petite enfance. « *The things which I have seen I now*

can see no more », écrit Wordsworth dans *Intimations of Immortality*, le grand poème de la réflexion sur la poésie. C'est dans son « *early childhood* » que la relation au monde de ce poète avait eu une transparence, une évidence dont sa vie adulte l'a privé. Mais de ce bien il garde donc une idée, puisqu'il en constate la perte, et il en reste cette lumière qui illumine dans le *Prélude* les « *meadow, grove, and stream* » du pays de lacs et de petites collines où il a tout de même bonheur à vivre.

L'enfance fut-elle vraiment l'époque d'une plénitude authentique de l'être au monde, un « vert paradis », comme cette fois écrit Baudelaire ? Et en cela serait-elle le bien que nous avons perdu mais qui, resté dans notre mémoire, parfois se renflammerait pour des instants, ce qui expliquerait l'espoir que certains d'entre nous gardent vif en dépit de leurs accès de révolte ? Le monde supérieur dont la poésie atteste le fait semble bien n'être que le monde ordinaire vécu d'une meilleure façon, ce n'est nullement cette réalité radicalement autre dont le gnostique se sent privé du fait d'un désastre de nature métaphysique. De cette façon déjà la poésie se sépare de la gnose.